



Dora, vint se glisser furtivement près de moi. — Page 254, col. 1.

étaient en effet du plus beau blond qui se puisse voir.

— Malheureux! m'écriai-je, ce n'est pas Charlotte!

Et je retombai écrasé sur un fauteuil : j'avoue ma faiblesse, je pleurais à chaudes larmes.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

SUITE.

Je me décidai à en parler à Dora, et, un jour que nous faisons une promenade ensemble (car, au bout de quelque temps, nous avons obtenu de miss Lavinia la permission de sortir tête à tête), je lui avouai que je voudrais bien qu'on en agit différemment à son égard :

— Parce que, voyez-vous, ma chère, ajoutai-je gravement, vous n'êtes pas une petite fille.

— Allons, reprit Dora, voilà que vous allez bouder?

— Boudier, ma bien-aimée!

— Je suis sûre qu'on est très-bonne pour moi, et je me trouve très-heureuse.

— Eh bien! ma toute chère, vous pourriez être encore heureuse, quoique traitée en créature raisonnable.

Dora m'adressa un regard de reproche... le plus joli regard, et puis se mit à sangloter en me disant : « Si vous ne m'aimez plus, pourquoi avoir été si passionné, si pressé de vous engager à m'aimer toujours, et si j'ai cessé de vous plaire, pourquoi ne pas vous retirer? »

Pouvais-je ne pas sécher ses larmes en l'embrassant et ne pas lui répéter que je l'adorais toujours?

— Je crois être affectueuse, dit Dora; vous ne devriez pas être cruel pour moi, Davy!

— Cruel; âme de ma vie, comme si, pour rien au monde, je voulais, je pouvais être cruel pour vous!

— Eh bien! alors, ne me grondez pas, Davy, et je serai sage, dit-elle en faisant sa petite moue. Un moment après elle vint d'elle-même me demander le manuel de cuisine dont je lui avais parlé et elle me pria de lui apprendre à tenir des comptes comme je le lui avais promis.

Le samedi suivant, j'apportai non-seulement le volume, que j'avais fait relier avec élégance pour le rendre plus séduisant, mais encore un cahier cartonné, en forme d'album, avec une charmante boîte de crayons. Je laissai à Dora, pour modèle, un vieux livre de ménage de ma tante... Hélas! le manuel de cuisine donna la migraine à Dora, les chiffres la firent pleurer :

— Ils ne voulaient pas s'additionner, dit-elle.

Aussi mon cahier cartonné lui servit à dessiner des petites fleurs et à crayonner des croquis de Jip ou de moi.

J'essayai cependant encore des leçons verbales sur la tenue d'une maison; par exemple, si le samedi soir notre promenade nous conduisait près de l'étal d'un boucher :

— Ma chérie, disais-je à Dora, supposons que nous sommes mariés et que vous désirez acheter une épaule de mouton pour notre dîner, comment vous y prendriez-vous?

Ma jolie petite Dora me regardait tristement et faisait sa moue si charmante, comme si elle eût voulu m'accorder un baiser plutôt qu'une réponse.

— Sauriez-vous comment acheter une épaule de mouton, ma bien-aimée? répétais-je, si, par hasard, je m'obstinais dans ma leçon.

Dora réfléchissait un peu et puis répliquait peut-être triomphante :

— Quoi donc! le boucher saurait bien me la vendre; cela ne suffirait-il pas, monsieur l'homme d'esprit?

Une autre fois, à propos du manuel de cuisine, je demandai à Dora comment elle s'y prendrait pour faire une étuvée :

— Comment, répliqua-t-elle, rien de plus facile. Je dirais à ma cuisinière : Faites-nous une étuvée!

Et, s'applaudissant elle-même d'avoir trouvé cette recette, elle souriait de son plus délicieux sourire en me voyant tout ébahi!

En conséquence, le manuel de cuisine fut principalement converti en un piédestal où Jip, lorsqu'il avait fait quelque sottise, était condamné à s'asseoir, avec le crayon entre ses dents, sans plus bouger qu'un chien de pierre, et cela rendait Dora si contente, que je ne regrettais pas l'argent que m'avaient coûté le volume et le crayon. Puis nous revenions à la guitare, aux romances et au tra la la de la danse française, etc. J'aurais voulu avoir le courage de déclarer à miss Lavinia elle-même qu'elle traitait un peu trop ma chère Dora comme un joujou, mais j'étais forcé de convenir que je faisais quelquefois, moi aussi, quoique plus rarement, comme faisait tout le monde.

XVII

UNE VISITE D'AGNÈS.

Je sais tout ce que la modestie impose de réserve à celui qui parle de soi, même dans des Mémoires, et j'ai déjà peut-être trop vanté mon ardeur pour le travail, mon activité, ma persévérance et ma fidélité ponctuelle. Le succès m'a récompensé. Cependant, je conviens que plusieurs ont travaillé plus durement encore, qui n'ont pas réussi aussi bien. J'avoue même que j'ai eu pour moi quelques dons naturels et que j'en ai abusé; toutefois, outre la céleste influence des conseils d'Agnès, outre mon dévouement à Dora et ma reconnaissance pour ma tante, j'ai eu au moins le mérite de savoir non-seulement commencer, mais encore finir ce que j'ai entrepris, et celui de ne jamais affecter de dé-